

SIXIÈME CATÉCHÈSE
LA CULTURE DE L'ESPÉRANCE
« SA MÈRE GARDAIT DANS SON CŒUR TOUS CES ÉVÉNEMENTS » (LUC 2,51)

Jésus, Marie et Joseph en vous nous contemplons la splendeur de l'amour véritable, à vous nous nous adressons avec confiance.

Sainte Famille de Nazareth, fais aussi de nos familles des lieux de communion et des cénacles de prière, des écoles authentiques de l'Évangile et des petites Eglises domestiques.

Sainte Famille de Nazareth, que jamais plus dans les familles on ne fasse l'expérience de la violence, de la fermeture et de la division : que quiconque a été blessé ou scandalisé connaisse rapidement consolation et guérison.

Sainte Famille de Nazareth, que le prochain synode des évêques puisse réveiller en tous la conscience du caractère sacré et inviolable de la famille, sa beauté dans le projet de Dieu.

Jésus, Marie et Joseph écoutez-nous, exaucez notre prière. Amen.

(Pape François, Prière pour le Synode sur la Famille 25 mars 2015)

Souvent, face à des événements humains soudains, inattendus, surprenants, dans lesquels nous ne pouvons percevoir aucun sens logique, et dont nous ne pouvons tirer aucun bénéfice, la réaction du cœur est celle de la répulsion, de la rébellion pour atteindre parfois à l'exaspération, sombrant ainsi dans la colère la plus totale. Pour aucune personne sur terre, la vie ne se déroule selon les plans et les programmes souhaités. Vivre devient une lutte éternelle, souvent faite de compromis et d'équilibres, et où l'on cherche toujours en se battant à obtenir ce qui semble être dû. Le mot « espoir » dans la langue actuelle devient ainsi l'ambition d'atteindre coûte que coûte ce que le cœur désire, dans l'espoir de réussir. Ce qui soulève alors une question : mais est-il possible que l'espoir signifie entrer dans ce tourbillon d'incertitude et en même temps de lutte continue pour un idéal qui chaque jour doit être réaffirmé et conquis ? Vaut-il la peine de vivre sa vie en se dépensant totalement pour quelque chose qui semble toujours inaccessible ? Face à cette logique dominante qui habite et domine la terre, la figure de Marie s'avance, celle qui, ayant vécu le même dynamisme des histoires humaines, en touchant même le fond, se conduit

d'une manière complètement différente ou, mieux encore, opposée. Si nous regardons l'histoire de sa vie transmise par les récits évangéliques, nous voyons que même Marie vit une vie qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. En effet, ses premiers mots que nous connaissons sont les suivants : « *comment cela va-t-il se faire ?* ». Dans la foi populaire, peut-être qu'une image de Marie s'est-elle excessivement affirmée, la montrant très docile et obéissante, qui accepte automatiquement le plan de Dieu et les événements que la vie lui offre. On oublie qu'elle a aussi un cœur humain et qu'en tant que créature elle ne peut que s'interroger, se demander ou se poser la question sur le sens de son parcours historique personnel. Les Evangiles ne disent jamais que Marie a des réponses claires et évidentes à ses questions. Une seule chose, cependant, racontée plusieurs fois à son sujet, est exprimée dans cette phrase : « *Sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur* » (Luc 2,51). Devant des événements inattendus, inimaginables et parfois non désirés, elle montre et enseigne à tous l'art de garder tout ce qui se passe dans son cœur. Que cela signifie-t-il ? Cela signifie que rien de ce qui est vécu dans la vie ne doit être rejeté, au contraire, tout doit être intégralement conservé en soi, afin que le sens de toute chose puisse devenir clair au fil du temps et que la grandeur du plan de Dieu y soit révélée.

Il est certainement humain de ne pas comprendre pleinement les vicissitudes de la vie. Et c'est encore plus humain d'en être surpris. Il est inhumain, en revanche, de les rejeter et de chercher à oublier ce que la vie nous fait subir. Nous ne cherchons pas du tout ici à affirmer une sorte de fatalisme divin, selon lequel tout ce qui est vécu est déjà préétabli et devient compréhensible à l'esprit limité de l'homme avec le temps qui passe. Cela signifierait supprimer totalement la liberté humaine. L'histoire de chaque personne est, au contraire, l'affirmation la plus grandiose et extraordinaire de la liberté de la créature humaine. En effet, l'ange Gabriel demande à Marie sa disponibilité personnelle pour le dessein divin. Une totale liberté de répondre « oui » ou « non » lui est accordée. C'est le même dynamisme qui s'accomplit dans l'histoire de Joseph. Dieu n'oblige jamais personne à faire quelque chose, ni ne manipule les histoires humaines d'en haut. Si tout est laissé à la liberté de l'homme, alors de quelle

façon Dieu entre-t-il et interagit-il dans sa vie ? Le pape François nous invite toujours à chercher la réponse dans la Parole de Dieu, qui *« ne se révèle pas comme une séquence de thèses abstraites, mais comme une compagne de voyage, y compris pour les familles qui sont en crise ou sont confrontées à une souffrance ou à une autre, et leur montre le but du chemin, lorsque Dieu « essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine » (Ap 21, 4) » (AL 22)*. La Parole est essentiellement une compagne de voyage pour tout le monde, elle n'exclut personne. Il n'y a pas de situation critique conjugale et familiale dans laquelle la Parole de Dieu ne puisse montrer sa proximité. Mais la question fondamentale est la suivante : que Dieu révèle-t-Il avec la lumière de Sa Parole ? Le pape François n'entend pas expliquer la signification des histoires humaines individuelles, qui consiste à trouver une justification. Il met en évidence une seule chose qui est, en même temps, une certitude affirmée à plusieurs reprises dans différents passages des Ecritures : « la destination du chemin ». La question fondamentale de notre temps est précisément celle-ci : l'homme vit-il sa vie en connaissant et en observant le point d'arrivée de son pèlerinage dans le monde ? Quand un archer tire la flèche pour toucher la cible, il n'est pas si important pour lui de savoir de quelle position faire partir la flèche ou quel chemin lui faire faire pour atteindre son objectif.

Certes, ces éléments font partie intégrante de l'art du tir à l'arc, mais ils n'en sont pas une partie essentielle. Ce qui importe le plus, en revanche, c'est de toucher la cible. Aujourd'hui, pour beaucoup, cela ne fonctionne pas comme cela. Nous sommes plus enclins à regarder le point de départ, qui dégénère souvent en victimisations faciles parce que nous sommes nés dans des contextes familiaux originaires ni choisis ni appréciés, tout comme nous avons plus tendance à nous préoccuper de ce que nous construisons dans la vie, à chaque étape, sans jamais cependant se demander ou s'intéresser de savoir là où nous finirons. Nous vivons rarement en regardant l'objectif de notre vie. Cela semble une absurdité mais c'est la réalité la plus concrète et la plus commune. Seule la Parole divine est capable d'illuminer, de donner un éclairage faisant autorité concernant le but de la vie humaine, et c'est à partir de ce

seul et unique point final que tous les événements humains de la vie acquièrent le vrai goût et la véritable saveur. De cette façon, l'espoir signifie quelque chose de plus grand et de plus profond : « ne vous inquiétez pas trop de la façon dont les événements individuels se déroulent, mais voyez comment, dans chaque événement, la tension vers le vrai destin ultime de l'homme est toujours présente ». Quel est alors le véritable lieu de la culture de l'espoir? Seule la famille est l'endroit originaire et primordial où tout devient pain quotidien, à commencer par la relation fondamentale des époux. A ce propos, le pape François offre aux couples une proposition très concrète : « *Il y a un point où l'amour des conjoints atteint sa plus grande libération et devient un lieu d'autonomie saine : lorsque chacun découvre que l'autre n'est pas sien, mais qu'il a un maître beaucoup plus important, son unique Seigneur. Personne ne peut plus vouloir prendre possession de l'intimité plus personnelle et secrète de l'être aimé et seul le Seigneur peut occuper le centre de sa vie* » (AL 320). Le conjoint n'est pas et ne doit jamais être le bonheur final de sa propre existence mais représente seulement le chemin, certainement fondamental, qui mène à cette plénitude de vie ; quelle grâce, quelle paix et quelle joie recevraient les couples s'ils vivaient leur relation conjugale selon cette perspective plutôt concrète ! Chercher la joie de sa propre vie dans le conjoint est le plus grand mensonge mais aussi le plus grand danger pour un mariage. La personne que l'on épouse n'est pas le tout de la vie, mais la voie royale pour conduire à ce Tout auquel nous sommes appelés depuis toujours. Ce n'est qu'en vivant dans cette perspective que l'espérance s'affirme même dans les situations où elle pourrait sembler un mot inopportun et insignifiant, surtout quand « *la vie familiale est affectée par la mort d'un être cher* » (Al 253). Particulièrement dans ce contexte « *nous ne pouvons pas nous laisser d'offrir la lumière de la foi afin d'accompagner les familles qui souffrent en ces moments. Abandonner une famille lorsqu'un décès l'afflige serait un manque de miséricorde, perdre une opportunité pastorale, et cette attitude peut nous fermer les portes pour quelque autre initiative d'évangélisation* » (Al 253).

Quelle espérance est-il alors possible d'annoncer dans ces situations dramatiques? Evidemment la présence physique du membre de la famille « *n'est plus possible, mais si la mort est une chose puissante, "l'amour est fort comme la mort" (Ct 8, 6). L'amour a une intuition qui lui permet d'écouter sans sons et de voir dans l'invisible. Il ne s'agit pas d'imaginer l'être aimé tel qu'il était, sans pouvoir l'accepter transformé, tel qu'il est à présent. Jésus ressuscité, lorsque son amie Marie a voulu l'embrasser de force, lui a demandé de ne pas le toucher (cf. Jn 20, 17), pour la conduire à une rencontre différente* » (Al 255). La mort n'est pas la mise en échec, la défaite de l'existence humaine telle qu'elle est souvent perçue par le monde aujourd'hui. Si d'un côté elle rappelle la limite de l'homme, de l'autre elle nous conduit à nous projeter au-delà de cette limite. En effet, « *si nous acceptons la mort, nous pouvons nous y préparer. Le parcours est de grandir dans l'amour envers ceux qui cheminent avec nous, jusqu'au jour où "il n'y aura plus de mort, ni de pleur, ni de cri ni de peine" (Ap 21, 4). Ainsi, nous nous préparerons aussi à retrouver les proches qui sont morts. Tout comme Jésus a remis le fils qui était mort à sa mère (cf. Luc 7, 15), il en sera de même avec nous. Ne perdons pas notre énergie à rester des années et des années dans le passé. Mieux nous vivons sur cette terre, plus grand sera le bonheur que nous pourrons partager avec nos proches dans le ciel. Plus nous arriverons à mûrir et à grandir, plus nous pourrons leur apporter de belles choses au banquet céleste* » (Al 258). Il n'y a pas de dichotomie entre la vie sur terre et l'au-delà. Il est insensé de vouloir mépriser la vie terrestre en croyant ainsi gagner l'au-delà ; de même, dans une tentative d'exorciser la mort, il est absurde de faire de la vie présente son unique but à cause de l'incertitude de ce qui viendra après (c'est la tendance la plus courante aujourd'hui). Les deux façons de vivre sont une distorsion du sens profond de la vie. Il est nécessaire, au contraire, de proclamer avec force que ce que nous vivons humainement aujourd'hui est déjà saint et béni par Dieu et ne doit jamais être méprisé ; toutefois, cela n'est pas la totalité, le but unique de notre vie, mais le début de ce banquet éternel céleste dont parlent souvent les Saintes Écritures. Cela signifie que cet apéritif de joie qu'offre la vie sur terre, doit être vécu

intégralement et profondément, parce que ce sera précisément celui-ci qui préparera adéquatement la personne à ce qui est éternel. Le regard de l'Église doit alors se tourner tendrement vers toutes les familles blessées par la mort d'un être cher. *« Je comprends l'angoisse de celui qui a perdu une personne très aimée, un conjoint avec lequel il a partagé beaucoup de choses. Jésus lui-même s'est ému et s'est mis à pleurer lors de la veillée funèbre d'un ami (cf. Jn 11, 33.35). Et comment ne pas comprendre les pleurs de celui qui a perdu un enfant ? Car c'est "comme si le temps s'arrêtait : un précipice s'ouvre, qui engloutit le passé et aussi l'avenir [...]". Parfois, on arrive même à en attribuer la faute à Dieu. Combien de personnes — je les comprends — [s'en prennent à] Dieu". "Le veuvage est une expérience particulièrement difficile [...]. Au moment où ils doivent en faire l'expérience, certains parviennent à reverser leurs énergies, avec plus de dévouement encore, sur leurs enfants et petits-enfants, trouvant dans cette expression d'amour une nouvelle mission éducative [...]. Ceux qui ne peuvent pas compter sur la présence de membres de la famille, auxquels se consacrer et dont ils peuvent recevoir affection et proximité, doivent être soutenus par la communauté chrétienne avec une attention et une disponibilité particulières, surtout s'ils se trouvent dans des conditions d'indigence" »* (Al 254). A toutes ces personnes, l'Eglise est appelée à annoncer avec force et conviction que la joie ne leur a pas été enlevée ou volée, car *« tous, nous sommes appelés à maintenir vive la tension vers un au-delà de nous-mêmes et de nos limites, et chaque famille doit vivre dans cette stimulation constante »* (Al 325). Ce n'est pas une coïncidence si le pape François termine *Amoris laetitia* par ces mots pour signifier que *« la joie de l'amour qui est vécue dans les familles »* (Al 1) (ce sont les premiers mots de cette même exhortation) nous appelle à la promesse d'une grande joie qui ne sera jamais enlevée : *« cheminons, familles, continuons à marcher ! Ce qui nous est promis est toujours plus. Ne désespérons pas à cause de nos limites, mais ne renonçons pas non plus à chercher la plénitude d'amour et de communion qui nous a été promise »* (Al 325). C'est la véritable espérance chrétienne que l'Église est appelée à transformer en culture dans le monde d'aujourd'hui ; tout

cela est vécu, réalisé et manifesté surtout dans la famille, dans toutes ces relations fondamentales au sein desquelles l'expérience de l'amour nous prépare à cet Amour éternel du Christ, l'Époux, autour de qui nous nous réunirons tous dans la communion des saints.

En Famille

Réfléchissons

1. Dans nos familles, le sens de l'accomplissement de nos désirs est souvent attribué au mot « espoir ». Est-ce totalement faux de penser ainsi à la lumière de la foi chrétienne ?
2. La place primordiale et originaire de l'espoir est la famille. Que signifie cette affirmation, et que faut-il faire pour que cela puisse être concrètement mis en œuvre ?

Vivons

1. Il n'y a pas de famille qui ne vit pas le drame de la mort d'un être cher. Comment pouvons-nous annoncer concrètement le vrai et profond sens de l'espérance chrétienne dans ces contextes familiaux ?
2. Comment un parent, qui a perdu prématurément un fils, ou une personne qui a soudainement perdu son conjoint, peut-il devenir porteur de l'espérance chrétienne ?

Dans l'Eglise

Réfléchissons

1. Le mot « espoir » est utilisé souvent pour indiquer quelque chose d'incertain ou qui n'arrivera probablement pas, en d'autres termes pour signifier le scepticisme total. De toute évidence, ce n'est pas le sens vraiment chrétien de l'espérance. Pourquoi cet écart de sens qui prédomine souvent dans l'esprit et le cœur des chrétiens ? Qu'est-ce que l'Eglise est appelée à faire pour annoncer la véritable espérance chrétienne ?

2. Aujourd'hui, dans l'évangélisation de l'Église, on aborde rarement la question de l'éternité, de l'au-delà jusqu'à en devenir presque un véritable tabou. Pourquoi ce tabou ? Qu'est-ce qui a échoué ? Que devrait-on faire ?

Vivons

1. Le grand problème ne consiste pas seulement à parler d'espérance mais à vivre l'espérance. Comment une communauté chrétienne, dans ses diverses activités pastorales, peut-elle concrètement vivre l'espérance ?
2. La présence d'une personne veuve ou qui a perdu un enfant prématurément, pourrait être déterminante pour le développement et la maturité des couples qui se préparent à la vie consacrée dans le sacrement du mariage. Comment l'inclure dans la pastorale ordinaire de nos communautés chrétiennes ?